

Louis Galand

Louis Galand est né en 1942 dans le village du Ra-geul à Cherrueix (35), jamais marié, beaucoup d'occasions, mais pas d'élue... Des enfants ? Peut-être en Afrique, qui sait ?



Il est l'aîné d'une famille de sept enfants (quatre filles et trois garçons) dont aucun (hormis Louis) n'a été attiré par la pêche. Le grand-père et le père de Louis étaient aussi pêcheurs et anciens Terre-Neuvas.

Mais laissons Louis nous raconter son histoire :

« J'ai commencé la pêche ici, dans la baie, avec mon père, j'avais environ sept ans... J'allais avec lui après l'école, j'adorais ça ! Mon père a navigué à Terre-Neuve, c'est lui qui m'a donné envie et m'a appris le métier. En

1958, à l'âge de quinze ans et demi, j'ai embarqué en tant que mousse sur le *Magdalena*. J'étais chargé de débarquer les barriques de provisions (les barriques étaient constituées de joues et langues de morues – et de flétan...). J'avais alors été recruté par un capitaine de Cancale, M. Prenveille.



Mes parents n'étaient pas riches, et c'est un commerçant qui m'a payé mon paquetage ; je devais le rembourser tous les mois...

Je me souviens, quand nous sommes partis de Cherrueix avec les autres gars, avec Renaud Aubin, un ami, pour aller à Bordeaux sur le *Magdalena*, nous sommes montés à neuf avec nos paquetages dans une traction commerciale. C'était pas triste !



Je suis resté six mois à Bordeaux. Ensuite, de 1959 à 1960, je me suis embarqué sur l'*Heureux*, de St Malo. J'avais alors quinze ans et demi et je suis parti pour Terre-Neuve.



On partait à la mi-février pour ne revenir que trois à six mois plus tard... C'était vraiment très dur, le froid, le travail 24 h/24, car il y avait énormément de morues...

Pour se laver, on avait bien les lavabos, mais ils ne fonctionnaient pas et on devait se nettoyer la figure dans un seau rempli au trois quarts. On était une douzaine d'équipages, et les premiers qui passaient, ça allait bien, mais pour les derniers, on allait se coucher comme ça...

Et puis, on n'avait pas de draps, juste des couvertures sur les lits superposés... Souvent, on buvait la "bis-touille" (café additionné d'eau-de-vie) à 1 heure du matin, pour se réchauffer, car dehors, il faisait entre -35° C et -40° C, et dedans, il ne faisait guère plus chaud...

Ah bah oui ! La morue pouvait tomber sur le pont...
Elle gelait sur place...



En 1962, j'ai quitté Terre-Neuve pour faire mon service militaire dans la marine nationale à Toulon (j'étais inscrit maritime, je n'avais pas le choix). Après mon service, je suis parti naviguer avec la société navale caennaise, à Caen, et pour mon premier embarquement, on est allé chercher du charbon en Pologne et on a fini en Russie. C'était le jour et la nuit par rapport à Terre-Neuve...

En Pologne, quand on était au chargement du charbon, c'était les taxis qui venaient nous chercher à bord, c'était un peu l'armée qui nous gardait... J'étais garçon de cuisine, c'est moi qui m'occupais de la "corbuse" (distribution des rations). J'en mettais toujours un peu de côté pour les enfants qui nous suivaient... C'était la misère à l'époque, là-bas...

Les taxis nous emmenaient voir les filles, les nénettes et tout ça ! Ils savaient bien où aller !

Une fois, y'avait une fille, elle jouait de l'accordéon. C'est ça qui m'avait impressionné, y'avait juste un rideau qui séparait sa chambre de celle de ses parents.

Les Français étaient très bien vus, on était considéré comme des dieux. En plus, je leur emmenais souvent des conserves et tout ça, alors, ils étaient contents. Et puis, la nénette, elle jouait de l'accordéon, et après... On allait se coucher ! Incroyable ! Avec les parents, juste derrière le rideau... Incroyable !

Ensuite, j'ai embarqué sur des cargos. On était une quarantaine de bonshommes, et on partait deux mois sur la côte, après Dakar.

On embarquait une cinquantaine de Noirs, et on les mettait d'abord à piquer la rouille et à faire la peinture du pont, comme ça, on ne payait pas l'équipage...

On restait deux mois sur la côte et on embarquait des cochons vivants, tout ça parce que les frigos n'étaient pas assez grands, et les cochons (cinq ou six en moyenne) étaient nourris avec les restes de l'équipage...



Y'en a deux ou trois qui sont morts pendant le voyage à cause de la chaleur, alors on les balançait par-dessus bord. Avec les autres, on faisait des saucisses, du boudin, et c'est moi qui faisais les rations pour la cinquantaine de Noirs qu'on avait embarqué.

On leur mettait sept ou huit kilos de nourriture, c'est tout ! Ça faisait vraiment pas beaucoup. On m'imposait ça. C'était un peu de l'esclavage, mais à l'époque, c'était comme ça. En plus, ils dormaient sur le pont...

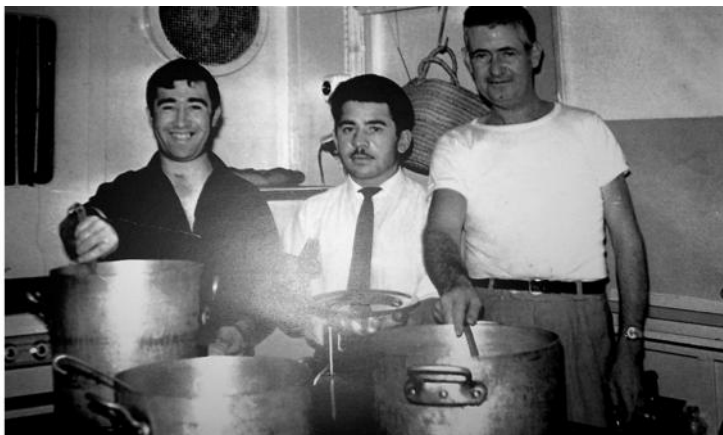
Quand on restait deux mois sur la côte, ça nous arrivait de débarquer avec les canots pour aller en pleine jungle, dans les casbahs, et on se retrouvait à l'intérieur à je ne sais pas combien...

Ils pensaient tous "Ben ils vont jamais revenir vivants !" Si, si, si, on ne s'est jamais perdu, on avait toujours quelqu'un qui connaissait.

Ce qui était bien, c'est que dans les villages d'Afrique, y'avait toujours un troupeau d'enfants, de bonnes femmes autour de nous... De vraies stars...

Ensuite, je me suis embarqué sur le plus gros bananier de France, l'*Hébé* avec la société madalganaise.

On passait par le canal de Suez pour aller chercher les bananes à Madagascar. Après la première traversée, je suis devenu "garçon de cuisine"...



On embarquait des Arabes, un jour, y'a un des gars qui me dit :

« Va accrocher ça à la porte de la cabine des gars arabes... »

Alors, me voilà parti accrocher une queue de cochon à la porte et, le lendemain, j'ai été rappelé à l'ordre par le commandant qui m'a demandé pourquoi j'avais fait ça.... Je lui ai répondu :

« On m'a dit d'le faire... J'l'ai fait... »

Et le commandant :

— Ne recommencez jamais ça ! »

Ensuite, nous voilà partis à Djibouti, après le canal de Suez. Il y avait un couvre-feu, mais nous, on allait à 7 ou 8 faire la bringue. On était tout le temps en train de faire la bringue, malgré le couvre-feu... Des vrais gosses !

On faisait l'île de la Réunion, puis on allait charger les bananes à Madagascar... On restait environ 8 jours là-bas. Faut dire qu'à cette époque, y'avait pas de grue...

Tout était fait à dos d'hommes. Ça demandait du temps, et en attendant, à bord, quand y'avait quarante bonshommes, y'avait au moins une bonne trentaine de bonnes femmes... Et, des belles nénettes ! Tous les soirs... LA FÊTE... LA FÊTE... LA FÊTE ! (...)